



Prière avant la visite des malades

*Seigneur Jésus, au cours de ta vie terrestre
tu as été le visage de la tendresse de Dieu
parmi les hommes.*

*Maintenant que tu t'es rendu invisible,
c'est à nous tes disciples
de montrer ton visage de lumière.*

*A l'heure où tu m'envoies vers les malades,
je t'adresse cette prière :
habite-moi, Seigneur Jésus, efface-moi en toi :
rends-moi transparent à ta présence
et apprends-moi à être le sourire de ta bonté ;
car à travers moi,
c'est toi qu'au fond d'eux-mêmes
ils peuvent rencontrer.*

*Inspire-moi constamment l'attitude à prendre,
les paroles à dire et les silences à observer.
Apprends-moi à les écouter sans les interrompre.
Aide-moi à oser leur tenir la main.*

Alors, je serai pour eux un chemin qui conduit vers toi.

Amen !



SOMMAIRE

- Editorial p 1
- Enseignement du mois : *Action et Passion « Ecce Homo »*
L'éloquence d'un pontificat P. Giuseppe Cina p 2
- Témoignage : « *Consacrée, au service des malades* » p 9
- Réflexion : « *Pas la peine de faire une tête de bugne en Carême* »
Mgr Calvet p 14

Toute personne désireuse de rejoindre la Famille Camillienne de France doit se faire connaître auprès des responsables à l'adresse ci-dessous :

Famille Camillienne de France
179 bis, bd Pasteur, B.P. 26
94363 BRY-SUR-MARNE
E-mail : famille.camillienne@free.fr
Site : <http://famille.camillienne.free.fr>

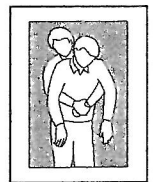
Participation aux frais du bulletin : 18 € (10 numéros par an)

Prochain bulletin : avril 2005

Comité de Rédaction

Père Michel Riquet – Marie-Christine Brocherieux – Simone Bonifaci –
Eric Dieudonné – Anne-Marie Huet – Marie-Josèphe Morteau

L'HOPITAL DU SEIGNEUR



*Je suis allé à l'Hôpital du Seigneur pour faire un check-up de routine et j'ai appris que j'étais malade.
Quand Jésus a pris ma tension, il constata qu'elle était basse de tendresse.
En prenant ma température, le thermomètre marqua 40 degrés d'égoïsme.
Il fit un électrocardiogramme et le diagnostic fut que je necessitais un pontage d'Amour, car mes veines étaient bloquées par mon manque d'Ouverture de Cœur.
Dans le domaine orthopédique, j'avais des difficultés pour marcher d'un côté à l'autre et je n'arrivais pas à embrasser mes frères car à force de buter sur ma Vanité, j'en avais des fractures au bras.
J'étais myope, cela fut constaté parce que je ne voyais pas au-delà des apparences.
Jésus me plaignit de ne pas pouvoir l'entendre.
La cause en était un bouchon provoqué par l'écoulement quotidien de paroles creuses.
Merci, Seigneur, ta consultation ne m'a rien coûté, par ta miséricorde.
Mais je promets, après avoir suivi ton traitement et avoir reçu le billet de sortie de l'hôpital, de n'utiliser que l'homéopathie, par les remèdes naturels que tu m'as indiqués et qui sont écrits dans le livre d'ordonnances de l'Evangile de Jésus-Christ.*

*Je prendrai, en me levant, un thé de Merci Seigneur.
En commençant le travail, une cuillerée à soupe de Bonjour, mes frères !
Et, d'heure en heure, un comprimé de patience avec un demi verre d'humanité.
Ah, Seigneur ! En arrivant à la maison, je prendrai une injection d'amour, au coucher, deux capsules de conscience tranquille.
Ainsi, Seigneur, je suis certain, je ne resterai pas malade.
Je promets de prolonger ce traitement préventif toute ma vie pour que, quand tu m'appelleras, ce soit de mort naturelle.*

*Merci, Seigneur, et pardonne-moi d'avoir pris ton temps.
Ton patient éternel...*

(Anonyme)

simplicité et de joyeuse espérance, sinon elles risquent de se dénaturer et de nous renfermer sur nous-mêmes, au lieu de nous ouvrir au Seigneur Ressuscité qui apporte la lumière et le salut.

Notre époque, attentive aux performances sportives obtenues sans recourir au dopage et qui se veut soucieuse d'écologie, peut très bien comprendre la nécessité de l'entraînement du carême pour retrouver naturellement la maîtrise de soi. Une description de l'ascèse chrétienne, très explicitement référée à l'entraînement en vue des compétitions du stade, est évoquée par St Paul dans la Première lettre aux Corinthiens (1Cor 9, 24-27) : *« Ne savez-vous pas que, dans les courses du stade, tous courent mais un seul obtient le prix ? Courez donc de manière à le remporter. Tout athlète se prive de tout; mais eux, c'est pour obtenir une couronne périssable, nous, une impérissable. Et c'est bien ainsi que je cours, moi, non à l'aventure ; c'est ainsi que je fais du pugilat, sans frapper dans le vide. Je meurtris mon corps, au contraire, et le traîne en esclavage, de peur qu'après avoir servi de héraut pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié »*

A tous, je souhaite donc un carême simple, vivifiant et plein d'espérance !

+ Michel-Marie Calvet, Archevêque de Nouméa (07/02/2005)

EDITORIAL

Bien chers Tous,

En ce temps de carême qui nous donne 40 jours pour nous arrêter un peu dans notre vie, faire le point, nous purifier, prier, voici d'abord un enseignement que le **Père Grasser** nous a traduit. C'est un éditorial intitulé *« Action et Passion : « Ecce Homo » l'éloquence d'un Pontificat »* du **P. Guissepe Cina** Président de l'Institut International de Théologie Pastorale de la Santé « Camillianum » qui met en lumière les diverses phases de la vie entre l'action et la passion et leur valeur égale et nous renvoie aujourd'hui à l'image du pontificat que notre pape Jean Paul II est en train de dessiner.

Un peu d'humour avec *« L'Hôpital du Seigneur »* qui nous incite à faire un check-up un peu particulier.

Anne-Marie nous livre un très beau témoignage *« Consacrée, au service des malades »* où elle nous fait toucher concrètement tous les petits gestes d'amour possibles auprès des malades pour les accompagner dans leur séjour à l'hôpital et leur rendre leur dignité face aux exigences de la technique des soins : voir avec les yeux de l'Amour.

Monseigneur Michel Marie Calvet, Archevêque de Nouméa signe un texte intitulé *« Pas la peine de faire une tête de bugne en carême »* qui montre que le carême est un temps de joie pour préparer la fête de Pâques, la Résurrection de Jésus Christ.

Bonne route pour ce chemin qui nous mène vers cet éblouissement qu'est la Résurrection.

Le comité de rédaction

JOYEUX PÂQUES A TOUS

ENSEIGNEMENTS DU MOIS

Action et Passion : « Ecce Homo »

L'éloquence d'un Pontificat

P. Giuseppe Cina

Président de l'Institut International

de Théologie Pastorale de la Santé « Camillianum »

Une intuition suggestive de Teilhard de Chardin voit la vie de l'homme s'actualiser entre « action » et « passion ». Une de ses parties serait donc surtout caractérisée par l'« opérer » actif et responsable de l'individu, alors qu'au cours de la deuxième phase, émergerait plutôt la vie comme « passion », c'est-à-dire qu'elle serait marquée par diverses formes de passivité. C'est ainsi, en effet, qu'apparaît la vie humaine, surtout si elle est observée avec un certain recul, d'un point de vue qui en embrasse l'ensemble : une première partie est pour ainsi dire caractérisée par l'activité, l'entreprise, les projets, la mise en œuvre et la « responsabilité » s'affirme comme note typique de maturité et de consistance.

Pour la seconde partie du parcours, par contre, se manifestent très rapidement des conditionnements et des limites toujours plus pesantes et plus envahissantes qui ramènent progressivement les espaces d'autonomie et de possibilité d'action : insuccès et erreurs, infirmités et ennuis, vieillissement et affaiblissement des facultés mentales et physiques, souvent jusqu'à l'obscurcissement de l'intellect et de la raison, si bien qu'il reste bien peu d'autonomie et d'autodétermination. On a toujours davantage besoin du soutien des autres et il reste d'autant moins d'espace pour l'action et l'activité

fête de Pâques et les textes poétiques qui l'expriment, fonctionne à contre temps, c'est-à-dire à contre saison puisque chez nous, Pâques est une fête d'automne, même s'il arrive aux chorales de chanter sans trop réfléchir : *"Comme le printemps sur nous se lève un jour nouveau / Comme le printemps le Christ est revenu..."*. (Fiche I-13).

A y réfléchir un peu, les "pères Noël", chaudement vêtus et transpirant abondamment sous le soleil tropical, que l'on voit réapparaître chaque année à l'ombre de sapins artificiels, poudrés de neige également artificielle, sont encore bien plus incongrus et caricaturaux. Et cet exercice de dépaysement est bien utile pour remonter aux sources évangéliques, au-delà des expressions trop marquées par l'inculturation de la foi chrétienne dans le contexte des pays de l'Europe occidentale. Cette inculturation, légitime en elle-même, peut devenir envahissante surtout lorsque, non consciente d'elle-même, elle devient incapable de se relativiser et de faire place à d'autres inculturations pas moins légitimes qu'elle. Reprenons donc l'invitation de Jésus telle qu'elle est rapportée dans l'Évangile de Saint Matthieu : *« Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les hypocrites : ils prennent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le déclare : ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage, pour ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes, mais seulement à ton Père qui est là dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra »*. (Mt 6, 16-18).

Les guides spirituels vraiment qualifiés se méfient à juste titre des pénitences spectaculaires et hors du commun qui marquent une recherche de soi bien identifiée aussi par la psychologie moderne. Que ce soit pour le jeûne, en vue du partage avec les plus pauvres, que ce soit pour la prière afin de se mettre en présence du Seigneur, que ce soit pour les démarches de pardon et de réconciliation afin de retrouver l'unité des enfants de Dieu dispersés, toutes les démarches du carême chrétien doivent être vécues dans une atmosphère de

REFLEXION

« *Pas la peine de faire une tête de bugne en Carême...* »

Cette vieille expression lyonnaise imagée permet d'inviter à retrouver une contenance plus naturelle pour ceux qui ne savent pas trop quelle mine, gaie, triste ou déconfite, ils doivent adopter.

Un mot d'abord pour expliquer ce que sont les "bugnes" dans le parler lyonnais : il s'agit de délicieux beignets gonflés, légers et dorés ; ailleurs, on les nomme plus pompeusement des "merveilles" ou des "guenilles", que traditionnellement les mères de famille confectionnent pour le mardi-gras, c'est-à-dire à la veille du mercredi des cendres qui marque l'entrée en carême.

Le carême n'est pas un temps de tristesse, bien au contraire. Il s'agit de préparer la fête de Pâques, c'est-à-dire de la Résurrection du Christ d'entre les morts, de la victoire de la vie sur la mort. Le renouveau de la prière, l'insistance sur le partage, l'entraînement à la maîtrise de soi, tout spécialement recommandés pour le temps du carême nous invitent à la joie. Le resurgissement printanier de la vie, végétale et animale, après la plus ou moins longue léthargie du repos hivernal, a tout naturellement accompagné ce temps liturgique pendant plus de dix siècles de chrétienté en Europe. Dans l'hémisphère sud, les saisons sont à l'inverse de ce qui est observé en Europe, dans la partie nord de la planète : ainsi les grandes vacances scolaires d'été commencent en décembre et finissent avec la rentrée scolaire de février. Ce symbolisme de la reprise de la végétation au printemps, qui illustre le temps du carême comme préparation à la

personnelle. Il semble qu'à l'intérieur de cette personne, toute la nature humaine se recroqueville et s'efface dans un processus d'un repliement irréversible sur soi qui pousse à la passivité : on a la sensation que celle-ci parvient à diriger en souveraine, comme au temps de la conception et de la première enfance. Cette fois, par contre, elle entraîne vers la mort.

Il est clair que ces deux faces de la vie - activité et passivité - ne sont pas nettement distinctes en fait : elles s'entrecroisent et se superposent, souvent elles se confondent et coexistent, réparties de manières diverses tout au long du cours de l'existence.

Pourtant, cette figure biface de la vie n'est pas fausse, mais elle aide à lire quelque chose du sens d'une existence. La question suivante aurait certainement un son étrange et choquant : « A quel moment l'homme est-il vraiment davantage lui-même, au cours de sa phase active ou au cours de celle essentiellement passive, lorsqu'il est dans l'action ou dans la situation de passion ? L'homme est tout entier lui-même dans les deux périodes ; et son existence se déroule et s'accomplit néanmoins selon des modalités différentes. Ou plutôt, il lui est demandé de manifester ses attitudes face à la vie selon des modalités différenciées, en correspondance avec les situations dans lesquelles il se trouve, étape après étape.

Jésus lui-même a réalisé son existence terrestre selon ces deux modalités. Et sa vie a été « rédemptrice » dans les deux périodes qu'il a vécues. Dans le déroulement des évangiles, nous avons l'habitude de distinguer entre la période de la « vie publique » et le temps de la « passion et mort ».

Aujourd'hui, la foi chrétienne a retrouvé pleinement le lien intrinsèque qui relie ces deux aspects de la vie du Seigneur : nous ne comprendrons le sens du Christ crucifié qu'à la lumière de sa vie publique, et nous ne comprendrons pas cette dernière si nous ne la voyons pas à la lumière du Crucifié ressuscité. Dans le Ressuscité, les deux modalités se restituent, si l'on peut dire, et l'on eut admiré

l'unité profonde qui a animé cette vie. Déjà les Actes des Apôtres synthétisaient bien cette unité et ce rapport : « *Vous savez ce qui s'est passé dans toute la Judée, à partir de la Galilée, après le baptême prêché par Jean ; vous savez comment Dieu a oint d'Esprit Saint et de force Jésus de Nazareth qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient asservis par le démon ; car Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait au pays des Juifs et à Jérusalem, lui qu'ils ont fait mourir en le suspendant au gibet. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour* » (Ac 10,37-40).

Au cours de sa vie active, sa vie publique, Jésus a rempli sa mission en enseignant, en éduquant, en guérissant, en évangélisant et donc en agissant de diverses manières ; dans sa « passion », il l'a fait en se « *livrant volontairement* » à son nouvel état de vie, en gardant inchangée son attitude d'offrande, caractéristique de son engagement de vie : l'amour obéissant au Père, solidarité miséricordieuse avec les hommes (He 2,17 ; 10,5-7).

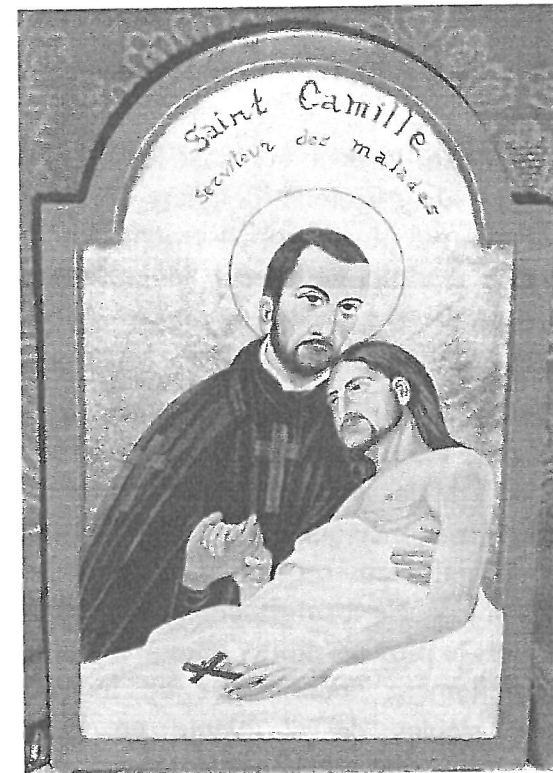
Dans une vision superficielle des faits, il peut sembler que Jésus, au cours de la deuxième partie de sa vie, ait été moins libre, moins autonome dans ses décisions et dans ses comportements, comme s'il avait été totalement à la merci des autres. Ses mouvements deviennent effectivement plus restreints et plus courts, son domaine d'action se restreint, à la fin on l'attache à une croix. Les paroles, elles aussi, se font plus rares, toujours plus courtes pour finir par devenir des monosyllabes. Mais déjà l'évangile de Jean rappelle cette affirmation que « *ma vie, nul ne la prend mais c'est moi que la donne* » (Jn 10,18).

Il devient alors évident que dans ses différentes situations de vie, le Christ ne reste pas seulement libre, disposant souverainement de lui-même ; ou plutôt, sa liberté a grandi et s'est approfondie et il peut maintenant prendre en main les racines de son existence et en disposer dans une liberté absolue, parce que maintenant seulement il peut exprimer et réaliser pleinement le don total de lui-même : « *Ayant*

Que le Christ, mon époux, qui m'invite à témoigner de son amour miséricordieux envers ceux qui souffrent, m'aide à porter un regard de compassion sur chaque personne malade que le Seigneur mettra sur ma route.

Anne-Marie Huet, OCV

Article écrit pour la revue « Christi Sponsa ». N° 44 – 25 mars 2005



Icone réalisée par Marie-Christine Brocherieux
à l'occasion de ma Consécration

Marie au pied de la Croix. Présence silencieuse, se tenant debout, debout parce qu'elle est signe d'espérance de la résurrection. En tant que vierge consacrée, je dois aussi être signe lumineux - au milieu de la souffrance - de cette vie à venir... En effet comme le dit le Père J. Zurbano, religieux camillien : « *Ce n'est pas que nous proclamions heureux ceux qui souffrent, mais nous devons tenir compte que le futur est une partie de notre vie. Dieu nous révèle que la souffrance, les pleurs et la pauvreté sont porteurs non seulement du présent mais aussi du futur. La maladie d'aujourd'hui est une réalité future et promesse de paix et de félicité* ».

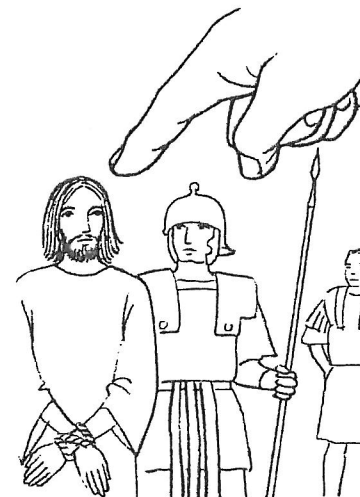
Servir les malades avec amour doit être notre objectif, comme le Christ qui a donné sa vie pour ses amis. Servir au péril de sa vie, il est difficile de s'exprimer ainsi aujourd'hui ; il n'empêche que le service des malades implique un véritable engagement de toute sa personne qui - dit d'une autre manière - comporte les risques du métier. Servir aussi les malades sans distinction. C'est ce que j'aime à l'hôpital : nous accueillons tous les malades sans discrimination, avec leur histoire personnelle, qui aurait pu ou pourrait être un jour être la nôtre... Dans le grand hall de l'hôpital, je croise tous les jours, voire plusieurs fois par jour un pauvre homme qui est là depuis plusieurs mois. Pauvre parce qu'il est seul, il est triste, sa tenue est négligée. Comme je sais qu'il s'ennuie, je m'approche de lui et lui fais un « brin de causerie ». J'ai envie de l'embrasser car Dieu permet que je porte sur lui un regard de compassion et de tendresse : son visage laisse découvrir de beaux yeux bleus et un regard vif ; cet homme avait une bonne profession... mais il l'a perdue...

Les malades nous obligent à être et non à paraître. Nous les portons et ils nous portent aussi. Ils n'attendent pas seulement de nous des compétences techniques. Il en attendent une qui « couronne les autres » : l'AMOUR. Car l'AMOUR embellit les compétences professionnelles. « *L'on ne peut espérer guérir que ceux que l'on aime* » disait le Professeur Jérôme Lejeune.

aimé les siens, il les aima jusqu'au bout » (Jn 13,1). Et cela, parce que « *personne n'a de plus grand amour que ceci : donner sa vie pour ses propres amis* » (Jn 15,13) : seul l'amour rend effectivement libre, capable de disposer pleinement de soi. Ou mieux, plus on aime, plus l'espace de liberté devient grand.

Selon les textes du Nouveau Testament, c'est justement au cours de cette deuxième étape de sa vie, que l'œuvre que le Père lui a confiée atteint son « *achèvement* » (Jn 19,30 ; He 10, 5-9). Le fruit complet de son œuvre salvifique, que Jésus a répandue tout au long du parcours de sa brève existence, ne peut être cueilli que maintenant, lorsque le Christ – dans une situation d'extrême passivité extérieure – « *passa* » (« *pasqua* ») de la mort à la vie : alors seulement il peut « *donner son Esprit* » (Jn 19,30).

Ce modèle de vie reste paradigmatique pour chaque disciple du Christ. Si l'anthropologie chrétienne a son origine et son point de référence dans la christologie, il faut alors prendre aussi au sérieux l'exclamation de Pilate par laquelle – pointant le doigt sur Jésus qui apparaît « *avec une couronne d'épines et un manteau de pourpre* » (Jn 19,6) – le présente à la foule : « *Voilà l'homme* » (Jn 19,5).



Selon l'avis de beaucoup de commentateurs, cette expression, pour Pilate, doit susciter dans le peuple un sentiment de commisération qui l'amènerait à cesser de réclamer la condamnation à mort. « Les courtes paroles de Pilate, le fameux *'Ecce Homo'*, dit un exégète, veulent probablement attirer encore une fois l'attention sur Jésus dans les habits de roi de comédie... Avec un soupçon de mépris, il lance : 'Voici l'homme', l'homme que vous avez accusé d'aspirer à se faire roi ». Et le même auteur conclut : « L'exclamation de Pilate ne veut rien dire d'autre que 'l'homme', sans doute 'ce pauvre homme' ».

Mais il ajoute ensuite : « Ceci n'enlève pas que, pour l'évangéliste, tout le procès, outre qu'il a été un événement extérieur, a aussi un sens profond qui se lit à la lumière de la foi. La scène entière par laquelle Pilate fait comprendre avec dérision que, pour lui, Jésus n'est pas un vrai roi et dans laquelle les juifs exigent cependant qu'il soit crucifié, fait partie de cette perspective... Les lecteurs doivent comprendre que le roi pour rire, présenté par Pilate, même sous ce travestissement, est le roi qui doit rendre témoignage à la vérité, comme l'avait déclaré Jésus auparavant (18, 37). Malgré son aspect pitoyable, il a une dignité qui sera déclarée peu après par les grands prêtres par cette expression 'Fils de Dieu' (19, 7). Dans ce contexte, l'évangéliste n'a pas voulu rappeler l'incarnation du Logos, mais la divinité cachée du Jésus terrestre et le paradoxe que celui qui est apparemment l'Humilié sur la croix est en réalité l'Exalté et le Glorifié ».

Aux yeux du croyant, en effet, celui qui est désigné avec ces paroles *'Ecce Homo'* transforme en valeurs tout ce qui était considéré comme non-valeur avant lui. La sagesse divine ne peut pas être réduite à la mesure des pensées humaines. Comme le souligne saint Paul, « *ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes* » (1 Co 1, 25). C'est pourquoi « tout ce que vous auriez pu considérer comme une

Ne pas prétendre faire des choses extraordinaires et pourtant essayer de faire des choses qui peuvent transformer ce qui est ordinaire pour le malade ?

En tant que consacrés, Jean-paul II nous invite à être « *dans un solidarité quotidienne avec les blessés de la vie, les acteurs incontournables de l'imagination de la charité* ». Je pense qu'« être sel de la terre » comme nous dit Jésus, c'est pour moi, dans mon accompagnement auprès des malades, de leurs familles, essayer d'apporter quelque chose « de plus » au quotidien. Essayer de rendre ma charité soit plus inventive - comme nous le prions dans la prière d'intercession de l'office du matin. C'est trouver un petit détail, une petite délicatesse qui peut donner une autre coloration à la « grisaille » de la maladie. Tout en restant humble. Ainsi le sel que l'on ajoute aux aliments pour en faire ressortir la saveur ne doit pas être mis en trop grosse quantité car il pourrait alors tout gâcher. Etre efficace sans chercher à le faire paraître. Cela demande beaucoup de finesse, d'art. Cet art, je lui donnerai le nom d'Amour. Saint Camille, que l'on a nommé « le géant de la charité » savait transformer le quotidien par la tendresse, la délicatesse, la justesse et la créativité qu'il déversait auprès des malades. A l'hôpital, les situations les plus dégradantes, les plus répugnantes, perdaient ainsi leur laideur : il les appelait « *les fêtes de la charité* » ! Il faut ajouter que saint Camille avait un tel charisme qu'il voyait en chaque malade le Christ lui-même. Ainsi chacun pouvait retrouver sa dignité en se sentant aimé.

Le service des malades est aussi un chemin privilégié que Dieu a choisi pour se révéler. D'ailleurs Jésus a opéré de nombreuses guérisons. Ainsi les rencontres avec les malades ou leurs proches sont des « rendez-vous privilégiés » où Dieu peut se révéler. Je l'ai ressenti tout particulièrement dans l'accompagnement des malades en fin de vie et de leurs familles, ou lors de la célébration du sacrement des malades avec l'aumônier de l'hôpital, où Dieu se donne avec tendresse à celui qui souffre. Dans ces moments-là, je contemple aussi

redonner toute sa dimension humaine. Le malade de réanimation est ainsi dépossédé de tout ce qui lui appartient. Son corps est souvent laissé nu du fait des appareillages de surveillance. En tant que consacrée, je pense à la chasteté qui amène à porter un regard empreint de respect sur le corps de l'autre. J'essaie aussi d'amener l'entourage à ce respect d'autant que souvent le malade est inconscient.

Au quotidien, je ne prétends pas faire des choses extraordinaires. De toutes façons les malades nous obligent à rester humbles. La souffrance de l'autre me renvoie à ma propre souffrance, aux propres limites de ma nature humaine. En effet le service des malades m'aide à entrer dans la compréhension de ma propre souffrance. Pour moi, être cadre infirmier, c'est, en accompagnement d'autres soignants, être au service de ceux qui souffrent et entrer avec eux dans leur histoire qui me touche parce qu'elle peut être aussi la mienne. La maladie, la mort fait aussi partie de ma vie. Je dis souvent aux familles que j'accompagne : « *Voyez-vous, l'expérience que vous vivez en ce moment auprès de vos proches malades ou en fin de vie, nous aussi, soignants, médecins, elle nous touche car nous pouvons l'avoir déjà vécue ou pouvons être amenés à la connaître un jour, peut-être même la vivons-nous actuellement. Nous avons nos compétences professionnelles, certes mais nous sommes tous égaux devant la maladie* ». Je constate que ces réflexions simples créent des liens de confiance avec les familles des malades et me préserve de l'orgueil que je pourrais tirer de ma fonction. J'ai vécu aussi cette expérience de dépouillement face à la maladie à Lourdes lorsque j'allais me baigner aux piscines. Je m'abandonnais entre les mains des personnes qui m'aidaient à faire cette démarche et je me retrouvais « immergée dans la même eau que les malades et les bien-portants », signe de notre égalité devant la maladie.

réduction de l'homme, ressort, à travers l'*'Ecce Homo'*, comme un développement, caché mais réel, d'une valeur authentique. La souffrance qui semblait s'opposer au destin humain et entraver irrémédiablement le développement est intégrée dans ce destin. Le visage de tous les hommes est transformé par le visage de l'homme qui apparaît en Christ, au moment le plus tragique de son existence (J. Galot).

Ce modèle de vie devient singulièrement éloquent, lorsque celui qui vit cette double modalité d'existence et qui remplit ainsi sa mission chrétienne, est le Vicaire du Christ sur la terre. A la communauté chrétienne contemporaine, et à l'intérieur de la communauté humaine, il est donné de voir et de réfléchir sur la manière par laquelle Jean Paul II a rempli et remplit actuellement sa charge de « *confirmer ses frères dans la foi* ». (Lc 22, 32).

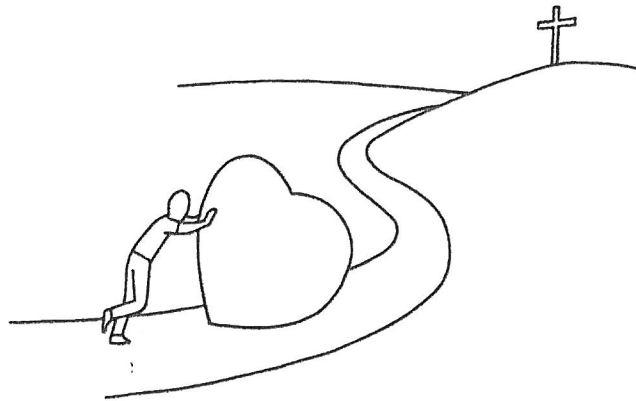
L'image de Pontificat que le pape est en train de dessiner peut aussi être lue et interprétée dans cette conception bipolaire de la vie : si la « première partie » du ministère pétrinien a été remplie sous le signe de l'« action », comme on l'a comprise ici, dans la phase actuelle, la forme de la « passion » – même si elle n'a pas manqué au cours de la première période – est en train de se manifester avec toujours plus d'intensité et de vigueur. De cette manière, la figure du Pontife devient une icône évangélisatrice qui rend présente en elle-même la double manière de vivre par laquelle le Christ nous a rachetés.

Chaque fidèle pourrait méditer avec fruit sur la croissance progressive de cette « éloquence évangélisatrice » que le pontificat de Jean Paul II est en train d'acquérir, pourrait-on dire, d'autant plus qu'il est « *dans la faiblesse* ». C'est un rappel et une actualisation de l'expérience de l'apôtre : « *Je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, les détresses, les persécutions, les angoisses endurés pour le Christ ; car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* » (2 Co 12, 10) ». Cette conviction de Paul est le fruit d'une

« révélation » de Dieu. Il s'est en effet trouvé dans une très triste condition de vie (certains exégètes pensent à une maladie grave et invalidante). Il avait supplié avec insistance et force le Seigneur de l'en délivrer, mais il avait reçu de lui cette réponse : « *Ma grâce te suffit ; ma puissance se manifeste en effet pleinement dans la faiblesse* » (2 Co 12, 9). Parole qui l'avait rendu plus intrépide dans son ministère.

Editorial paru dans la revue *Camillianum*, nouvelle série, n. 12, Année IV, troisième quadrimestre 2004, sous le titre : « *Azione e passione : 'Ecce Homo' L'eloquenza di un pontificato* »

Traduction Père Bernard Grasser



TEMOIGNAGE

Consacrée, au service des malades

Le jour de ma consécration dans l'Ordre des vierges, le 28 juin 2003, je recevais de mon Evêque Mgr Labille les paroles suivantes : « *La consécration ne nous épargne pas la souffrance, elle nous invite à plus de compassion. (...) La consécration nous invite à avoir un autre regard, un regard disponible et aimant, un regard qui ne juge pas et qui ne fait pas de différences entre les hommes* ».

Etant au service des malades de par ma profession de cadre infirmier, ces paroles résonnent en moi avec le même accent que celles de notre père saint Camille, patron des soignants et des malades : « *Prendre soin du malade avec amour comme une mère pour son unique enfant malade* ». Mais comment arriver à prendre le temps, ou même à être prêt à porter ce regard disponible et aimant sur les malades quand les conditions de travail sont de plus en plus difficiles du fait des restrictions budgétaires et du manque de personnel ? Il y a aussi le développement de la technicité qui peut faire oublier la dimension humaine... J'ai longtemps travaillé en réanimation, d'abord en tant qu'infirmière puis en tant que cadre. Je disais d'une manière un peu abrupte, aux étudiants que j'encadrais : « *Plus il y a de technique autour du malade, plus il faut mettre de relationnel* ». Le malade de réanimation est souvent « technique » - comme on dit dans notre jargon médical - à un haut niveau. Parfois même on peut avoir du mal à le distinguer des appareils dont il dépend, tellement il semble « fondu » dans l'environnement. Lorsque j'avais en charge de tels patients, j'avais besoin de « me poser » devant mon malade, comme pour en reprendre « possession » et lui